

Poum !... Un autre encore, et cette fois le boulet tombe dans la voile.

C'était pour dire :

— Arrêtez que nous voyions ce que vous avez là-dedans, si ce sont des poissons, si ce sont des hommes.

Mais le capitaine invoquait le prophète et jurait qu'il n'arrêterait pas.

— Arrête ! cria le chef des Anglais.

— Ah ! chien, fils de chien, répondit le chef des Arabes, et il déchargea son fusil sur la barque ennemie, qui était proche. Aussitôt de grands ris s'élèvent, les Anglais veulent arrêter la boutre, la bataille commence.

Quelle bataille, oh ! quelle bataille ! Les Arabes avec leurs fusils, leurs pistolets, leurs couteaux, leurs poignards, leurs cimeterres, hurlant, bondissant, enragés ; les Anglais avec leurs grands sabres, avec leurs pistolets qui tournent toujours et vomissent des balles sans se reposer, comme si leur corps en était plein. Des Arabes tombent, des Anglais tombent, le sang coule partout. Mais plus on se bat, plus on veut se battre, on ne se lâchera pas.

A la fin, les quatorze Arabes paraissent presque tous finis. Mais déjà le capitaine, qui saigne par de larges blessures, s'est traîné au fond du boutre, et nous battant et nous maudissant, il arrache une planche avec sa hache. Par l'ouverture, l'eau se précipite comme un ruisseau, elle monte, le boutre enfonce, et nous voilà tous dispersés sur la mer !

Dieu ! combien d'hommes sont morts ! les arabes qui vivent encore disparaissent en élevant les bras vers le ciel en criant : ... Allah ! Allah ! et Mahomet est son envoyé !

Les esclaves tombent comme une grappe énorme et s'enfoncent en tournant ; d'autres se soutiennent un peu sur l'eau et sont recueillis par les Anglais. Voilà la chose comme elle se passa.

Pour moi, je ne sais ce que je deviens, mais, lorsque je me retrouve à Pemba, sur le rivage, je suis bien surpris. Deux Anglais moururent en cet endroit même, et leurs compagnons ayant pansé leurs propres blessures, les enterrèrent dans le sable, disant des prières en leur langue. Trois jours après, une embarcation vint nous prendre tous et nous emmener à Zanzibar. On m'a dit là que je suis libre et qu'un Indien aurait soin